# L'HOMME SANS MASQUE

*Lettres d'ici*
Collection dirigée par Reynald Mongne

© Kristina Ifwarson, 2026

© Ginkgo Editeur, 2026
33 boulevard Arago – 75013 Paris
www.ginkgo-editeur.fr
ISBN : 978-2-84679-641-5

Kristina Ifwarson

# L'HOMME SANS MASQUE

**GINKGO**éditeur

« Tu es gentille, dit Meyer, mais non. Je ne t'ai rien offert cette année, rappelle Maguy, quelque chose de foncé pour une fois. Non, résiste Meyer, non. De la flanelle dans le pétrole, une chose un peu classique qui t'irait bien. Non, cède Meyer, ou peut-être alors noir. »

*Nous Trois*, Jean Echenoz

« Mélanchétès lui fait la première blessure, Théridamas la seconde, Orésitrophos s'accroche à son épaule. Ils étaient partis les derniers, mais, par des raccourcis dans la montagne, ont devancé la meute. Tandis qu'ils retiennent leur maître, elle arrive tout entière et se jette à coups de dent sur Actéon. »

*Les Métamorphoses, Livre III,* Ovide (éd. Anne Videau)

« La psychanalyse n'est rien d'autre qu'une mise à nu, opération que l'homme encore malade évite parce qu'elle lui arrache son masque, mais que l'homme guéri accueille comme une libération. »

*Lettre ouverte à Freud*, Lou Andreas-Salomé

# 1

La vie écorche. C'est con comme phrase. Christian Rave en convient. Son psy aussi, même s'il se garde de se prononcer sur le sujet, comme sur la plupart des autres sujets d'ailleurs.

Pourtant, bien que la formule soit creuse – vous en conviendrez vous-même –, depuis quelques jours Christian Rave se la répète en boucle ou, pour être plus précis, se répète-t-elle en boucle dans sa tête, malgré lui, comme si elle était entrée par effraction, comme si elle avait pris le pouvoir, comme si elle avait kidnappé son esprit critique, l'avait branché sous perfusion et lui imposait un goutte-à-goutte stérile, obstiné, intraitable.

C'est chiant cette fixette, répète-t-il en réaction, allongé sur le divan. Et ne me parlez pas de stade anal. Je n'ai rien dit, c'est vous qui en parlez.

En vérité, la fixette ne s'est déclenchée ni par hasard ni à n'importe quel moment, mais à l'occasion d'une mésaventure à la Poissonnerie « Le Bon Poisson ». Contrarié d'avoir attendu vingt minutes pour au bout du compte trouver un étal vide de saumon, Rave s'était rabattu, trompé par la contiguïté sémantique et en totale méconnaissance de la supercherie commerciale, sur une saumonette. Ce ne fut qu'une fois chez lui, face au spécimen blanc, étêté et écorché, qu'il avait cherché sur internet un portrait de son vivant, démentissant vite fait le lien

de parenté avec son poisson favori, et que, écœuré avant même d'avoir tenté de cuisiner la contrefaçon, il l'avait lancée dans la poubelle comme on rejette une mauvaise prise à la mer. En guise de plouf, un clong avait résonné sur le fond en inox et déclenché la phrase qui désormais lui colle à la peau : La vie écorche.

Cela dit, à cet instant, l'idée était passée inaperçue, repartie aussi vite que venue dans les limbes de l'inconscient, pour ne faire retour qu'à la nuit tombée, une fois Christian Rave allongé et projetant de s'endormir. Il y était même presque parvenu quand elle avait resurgi telle une flèche et, faute de l'avoir vue venir, il n'avait pu l'esquiver : La vie écorche. Comme elle avait fendu le silence au plus mauvais moment, il n'avait pas non plus réussi à l'ignorer. L'histoire de la saumonette totalement éclipsée – d'ailleurs, aujourd'hui encore, il ne fait aucun lien –, cette pensée isolée avait semblé sortir de nulle part et il avait voulu la croire insignifiante. Alors il avait cherché à s'en débarrasser en la chassant, simplement comme on chasse un moustique importun. Mais tout le monde sait que balayer un moustique d'un revers de la main garantit un effet boomerang et que, pour se soustraire à l'attaque, la mort de l'assaillant ne supporte aucune alternative. Or, la meilleure façon de tuer une pensée, du moins d'après Christian Rave, est de la substituer par une autre, plus séduisante. Sauf que rien de convaincant ne s'était présenté à lui, et elle avait entamé son obsédante litanie.

## 2

Déjà, la buée tapisse l'intérieur des verres fumés. J'aurais dû les passer au savon, regrette Christian Rave qui, ayant franchi la porte du hangar, ne peut plus faire demi-tour. Non seulement il ne peut plus faire demi-tour mais il doit – si tant est que l'expression convienne à la situation – faire bonne figure. Personne en vue dans la cour intérieure, pourtant il faut se montrer professionnel, habiter le rôle dès qu'on se trouve à découvert car on ne sait jamais, le client peut débarquer à tout moment d'on ne sait où. Espérons d'ailleurs qu'il apprécie ce costume à six-cent-soixante-neuf euros, fabrication française, pas du sur-mesure mais pas loin, et qu'il ait le bon goût de faire à nouveau appel à notre héros, histoire que ce dernier amortisse l'investissement. C'est en tout cas le plan de Christian Rave, même s'il faut bien avouer que la buée sur les verres, c'est la tuile.

Rave pousse la porte de service, traverse un dédale de couloirs aux murs aussi blancs et nus que le sol, toujours sans croiser quiconque, alors il en profite pour tester différentes démarches : bien droit, balancement des bras le long du corps, style parade militaire ; plus souple sur les appuis, léger déhanché et bras libres, un poil décontracté ; bras devant, mains jointes, bras derrière, mains jointes, version processionnelle. Indécis, il opte in fine pour un compromis approximatif, se calant sur

le rythme binaire d'une musique de supermarché qui transperce la cloison.

Au bout du circuit, une porte coupe-feu stoppe la perspective d'un ton rouge vif. Christian Rave ne peut pas la rater, bien qu'il soit en cet instant autocentré.

D'un coup d'épaule il fait pivoter l'obstacle, avance d'un pas dans le grand hall puis s'arrête afin de se créer mentalement une carte des allées et aviser au moins un début de parcours, de façon à ne pas paraître trop hésitant. La buée s'est un peu dissipée mais la visibilité reste, tout de même, un point faible.

Des voix aiguës, anguleuses et dissonantes se diffractent sur les tranches des panneaux publicitaires, ricochent sur les étals, cavalent, s'entrechoquent et éclatent en une cacophonie de fausses notes qui heurtent les tympans. D'autres voix, graves, rondes et bourdonnantes, s'amalgament et s'enroulent avant de s'envoler dans l'espace vide-abyssal, gigantesque caisse de résonance entre les stands et les réflecteurs du faux-plafond. Du bruit, aussi : traînées de palettes sur le linoleum, tintement de verre, écrasement de cartons. Au fond, sur la scène, des techniciens s'affairent – test : un deux, un deux trois –, larsen. Brouhaha d'orchestre en train de s'accorder avant l'arrivée du public.

À gauche, une pyramide de têtes d'ail haute de plus d'un mètre encombre l'espace d'un box coiffé d'un bandeau « Produits en Nord ». Au milieu, un commerçant aligne ses fruits et légumes avec la méticulosité d'un bijoutier dans sa vitrine. À droite, des saucissons pendouillent au-dessus de lunes et demi-lunes de fromages fermiers au lait cru.

Personne ne remarque Christian Rave adossé à la porte de secours.

Lui, en revanche, repère le client qui parle à un microphone que prolonge le bras d'un jeune homme à la tête garnie de dreadlocks, jetant des regards complices à une fille de son âge, elle-même postée à sa gauche avec un air gêné. Veste gris anthracite ouverte sur chemise bleu ciel, premier bouton défait, Jules-Édouard Lecerf dégage une autorité de bon père de famille, rehaussée d'un charisme surcoté de millionnaire accompli. Fardé du même sourire que celui affiché sur son profil Wikipédia, l'entrepreneur discourt dans l'enregistreur sans se soucier des boudins de cheveux ballottant devant lui, conséquence de la montée d'hormones du pigiste qui, apparemment, se contrefout de l'interview comme des hypermarchés Lecerf.

Retranché derrière ses verres et son costume à six-cent-soixante-neuf euros, Christian Rave observe le patron, décortique sa gestuelle, son plaisir à vanter les mérites des producteurs locaux qui assurent à ses rayons de grande distribution leur caution éthique. Puis il élargit le champ et remarque le ballet de ceux qui, cherchant à saluer le magnat des affaires ou à l'interrompre pour telle ou telle raison, se donnent en attendant la contenance de personnes occupées, courant en tous sens, brassant du vent en guettant le bon moment.

Debout au fond de la salle, Rave demeure transparent, ce qui vient à le contrarier.

Cinq fruits et légumes par jour en circuit court, brait soudain, sur scène, une voix sortie d'une blonde qui esquisse une série de pas de claquettes, sans claquettes.

Larsen. Fin de l'entrevue entre Jules-Édouard Lecerf et Dreadlocks.

L'horloge digitale dessine en pointillés rouges 9:02, deux agents en noir déverrouillent la double porte verte. Alors que Rave – comme nous, d'ailleurs – s'attend à voir affluer la foule, seuls quinze visiteurs rentrent, sans conviction, comme débarqués là par hasard mais sans s'en émouvoir, se dispersent après l'entrée et se répartissent sur les cinq-mille-quatre-cents mètres carrés de surface dédiés aux exposants.

Parce qu'il en a marre de rester planté là, Rave décide de s'engager dans la travée centrale en prenant pour azimut le bloc rectangulaire de la piste sur laquelle la blonde défie toujours son centre de gravité tout en chantant à la gloire des cucurbitacées à grand renfort de jeux de mots discutables. De toute façon, les blondes n'ont pas bonne réputation.

Rave s'avance en oubliant tout de sa rapide répétition dans les coulisses car l'idée lui vient qu'il pourrait trébucher et tomber. Alors qu'il n'a pas fait dix pas, cette crainte le submerge au point qu'il anticipe déjà le malaise, ses jambes se dérobent et la chaleur lui monte aux joues, et, comme il s'intime de cesser d'y penser, revient par ricochet et sans à-propos l'obsession du moment : La vie écorche. Il doit s'arrêter.

De l'autre bout du tréteau tapissé d'œufs sur lequel il risque un appui, la commerçante lui fait signe en criant – Hé ho, coucou ! –, sans remarquer le trouble qui l'étreint. Il ne peut pas parler, cela fait partie du contrat. En général tout le monde le sait et, par effet miroir, les

gens ne lui parlent pas non plus. La femme continue d'agiter la main en le hélant mais de plus en plus mollement puis, les codes de la communication exigeant un feedback qu'elle n'obtient pas, elle se retourne, embarrassée, pour empiler ses boîtes à œufs.

À quelques étals de là, Christian Rave aperçoit Jules-Édouard Lecerf. Comme un politicien en campagne, il serre la main d'un charcutier qui, en échange, lui place entre les doigts un morceau de pain surmonté de pâté. Dreadlocks prend une photo de la transaction.

Rave tente de se ressaisir, de ne pas penser à ce à quoi il pense, afin de se concentrer sur son rôle, exit les mantras à deux balles. Sauf qu'il peine à incarner le personnage, ne sait pas très bien comment se comporter, imagine que certains pourraient avoir envie de poser avec lui pour une photo même si, pour l'instant, on ne peut pas dire qu'il y ait grand monde.

Derrière la fille qui accompagne Dreadlocks, il repère une mère de famille tentant de se frayer un passage au milieu de sa progéniture répartie dans une poussette et un porte-bébé pour les deux plus jeunes, entre ses bras et ses jambes pour les trois-cinq ans, et au stand des bien-nommées Bêtises de Cambrai pour le plus âgé à qui elle hurle de revenir tout de suite sinon ça va barder.

Tout cela donne un aspect assez confus au tableau déjà flouté par la buée, mais Rave ne se voit pas rester à l'emplacement des œufs comme un ivrogne avachi sur un comptoir de bar, alors il lâche prise et entreprend de rejoindre la mêlée.

Optant autant que faire se peut pour une cool attitude, il roule des mécaniques jusqu'à entrer dans le champ de vision de Lecerf qui s'exclame en refilant

discrètement son toast au pâté à Dreadlocks qui, ne sachant qu'en faire car déjà encombré par son micro et son appareil photo, le refile à la jeune fille gênée qui se retrouve encore plus gênée.

Tandis que chacun se dirige vers l'autre en le fixant du regard – Rave content d'exister enfin et Lecerf content d'exister en permanence –, l'un des enfants, celui à l'âge médian, lâche la jupe de sa mère, court le long des stands et remonte l'allée en un sprint annonciateur d'ennuis. Lecerf prépare son bras en vue d'une tape virile sur l'omoplate de Rave, lequel, les yeux myopes rivés sur le patron, ne voit pas le gamin arriver. Il sent en revanche le coup qu'il lui assène au tibia et entend la phrase qu'il lui hurle entre les jambes : Je déteste les brocolis !